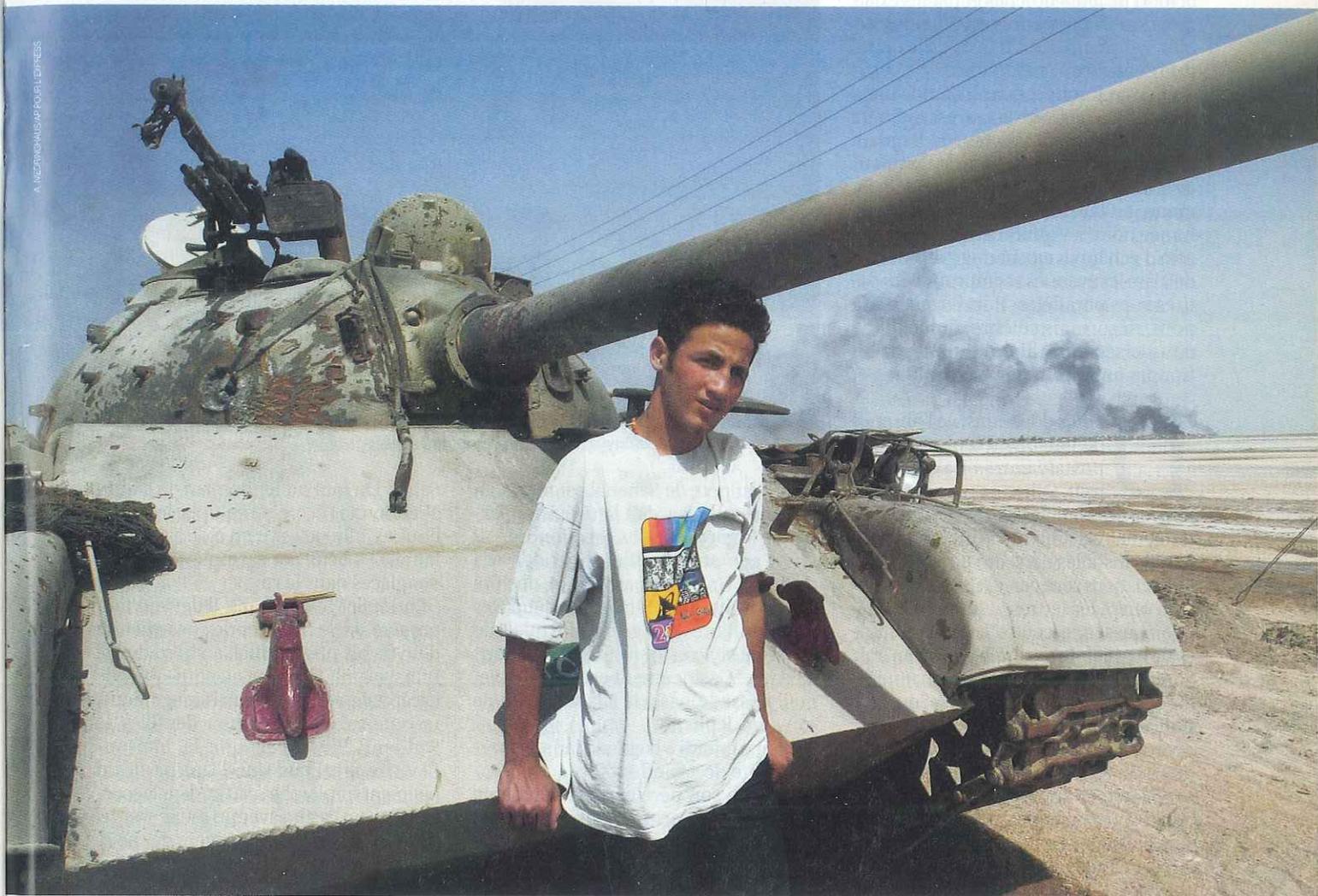


# La cavale de Saher



**A Bassora**, le 5 avril, Saher s'apprête à gagner le Koweït.

*Agé de 17 ans,  
ce garçon a fui Bagdad  
sous les bombes.  
Passager clandestin,  
il a traversé l'Irak  
afin de rejoindre sa mère  
à « Koweït City ».  
Portrait d'un ado  
de la « génération perdue »*

## De notre envoyé spécial

**C**e gamin-là n'est pas d'ici. Avec sa coupe de cheveux soignée, son tee-shirt propre, ses chaussures en cuir et son jean serré, d'un noir impeccable, il a le profil branché d'un adolescent de la grande ville. Une curiosité, le long des rues poussiéreuses d'Oum Qasr, une petite ville portuaire dans le sud de l'Irak. « Je suis de Bagdad », explique-t-il. Saher cherche à traverser la frontière, toute proche. Les membres de sa famille sont morts ou en exil. Sa mère habite depuis des années à « Koweït City », à une heure de route. Lors de leur dernière rencontre, il avait 5 ans. A présent, il en a 17.

Sa cavale a commencé la veille, en dé-

but d'après-midi, dans la capitale. Avec ses dernières économies, il achète un billet d'autocar : un aller simple pour Bassora, la grande ville du Sud. Pari dangereux : sous le régime de Saddam, tous les Irakiens en âge de se battre doivent prendre les armes sous peine de mort. Monté à bord sans le moindre bagage, il se cache à l'arrière du véhicule avec la complicité des autres passagers, qui gardent le silence. Le voyage dure dix heures. A six reprises, le car est arrêté et des policiers montent à bord. Accroupi entre deux rangées de sièges, Saher échappe aux contrôles. Tant mieux. Saher a un front intelligent, un regard espiègle et un nez de boxeur. Depuis sa naissance, en 1985, il a d'abord connu son pays en guerre, puis soumis à un embargo ●●●

# EN COUVERTURE

## La cavale de Saher

●●● international. Son histoire, rocambolesque et tragique, c'est celle de la « génération perdue ». Environ un Irakien sur deux a moins de 18 ans, selon l'Unicef. L'avenir du pays repose entre les mains de ces jeunes, souvent traumatisés par la mort de leurs proches et par les exactions, qu'ils ont parfois eux-mêmes subies. Les premières victimes de la dictature de Saddam, ce sont eux.

A la nuit tombée, quand l'autocar arrive enfin à Bassora, la cité est toujours sous le contrôle du régime de Bagdad. Saher parvient à convaincre le chauffeur de le laisser dormir à bord. Le lendemain matin, au lever du soleil, il découvre la fumée noire des puits de pétrole en feu. Afin d'échapper aux barrages filtrants, il délaisse les avenues et emprunte des petites rues parallèles. Puis il traverse le pont, désormais célèbre, qui le mène dans le secteur « libéré », tenu par les troupes américaines et britanniques.

**D**epuis douze ans, en l'absence de liaisons téléphonique et postale entre l'Irak et le Koweït, Saher ne reçoit que des nouvelles indirectes de sa mère, par l'intermédiaire d'amis ou de membres de la famille installés dans des pays tiers. Les informations sont parcellaires, car la censure ouvre les lettres et les appels téléphoniques sont écoutés. Le jeune homme est le dernier de sa famille à vivre en Irak. Sa sœur s'est mariée à Amman, en Jordanie, il y a quelques années. Son frère jumeau, aux dernières nouvelles, a été aperçu dans un restaurant de Beyrouth, au Liban, où il serait serveur. La famille est éclatée, comme tant d'autres dans le pays : sous l'effet des guerres, de la misère et des vagues de répression du régime, un Irakien sur cinq vit à l'étranger.



D. BEVY-ANNE/REUTERS

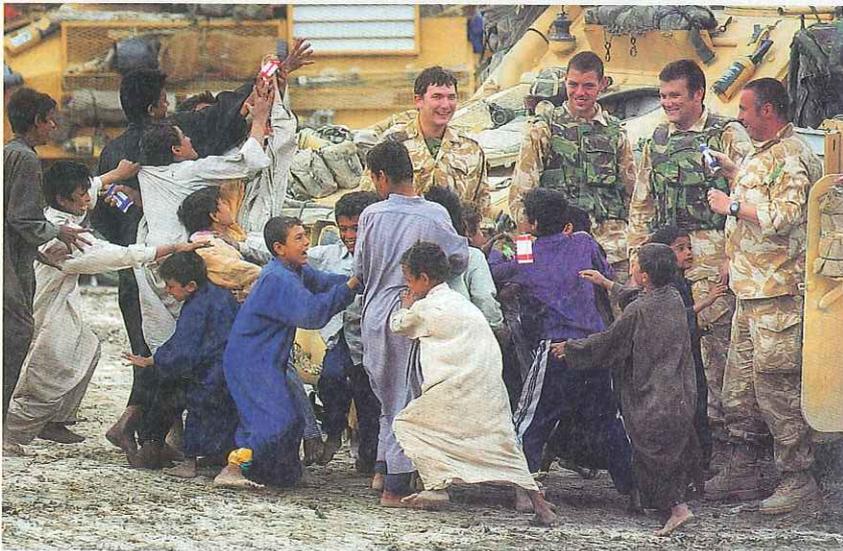
**Des habitantes** de Nasiriyya fuient les combats, le 3 avril.

Quant au père de Saher, il est mort l'an dernier : « Il regardait la télévision, explique le garçon, et il s'est effondré. » Il ouvre son portefeuille et extrait l'avis de décès. Un vague parchemin, déchiré par endroits, qu'il déplie avec soin. Des fonctionnaires ont gribouillé quelque chose au stylo et apposé deux tampons à l'encre. Ce document est le seul objet qu'il possède, associé à la mémoire de son père. Il pleure.

Saher a grandi à Bagdad, dans le quartier chiïte de « Saddam City », en compagnie de son père et de la deuxième épouse de ce dernier. Alors qu'il avait 11 ans, son père est jeté en prison : « Un vol qu'il n'a jamais commis », prétend

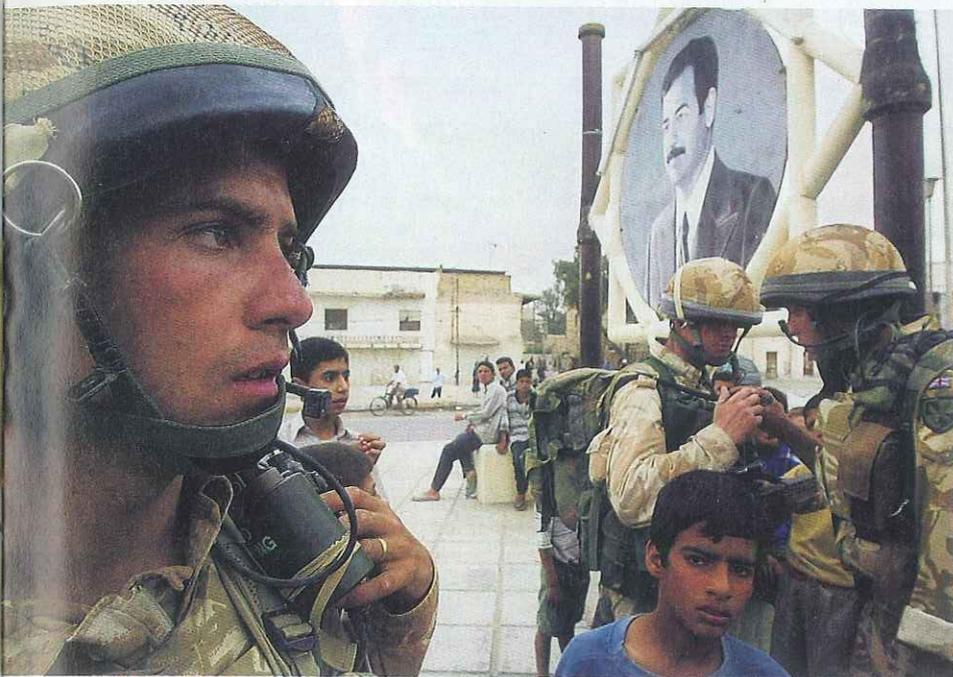
Saher. Du jour au lendemain, le gamin abandonne l'école et multiplie les petits boulots, afin de venir en aide à sa belle-famille : « L'été, par exemple, je vendais des glaces dans la rue. »

En 1998, âgé de 13 ans, il devient manœuvre sur le chantier de construction d'un palais présidentiel, au bord du lac Buhayrat ath Tharthar, au nord-ouest de la capitale. « C'est un palais magnifique, raconte-t-il, destiné à l'une des filles de Saddam. Plus beau que la Maison-Blanche, aux Etats-Unis ! Une partie du bâtiment surplombe l'eau et, dans le sous-sol, il y a un casino avec un mur en verre, un aquarium géant, où nagent des poissons. J'ai travaillé là-bas pendant deux mois. » Chaque matin, il quitte son domicile à 4 heures. Le soir, il rentre à 21 heures. Il gagne 2 000 dinars par jour (60 centimes d'euro) et transporte des pierres, des sacs de ciment, des poutrelles métalliques. « Alors que les travaux étaient presque finis, l'un des responsables a fait savoir que les moules du plafond, dans l'une des salles, étaient à revoir. Nous avons dû tout recommencer à partir de zéro. » La cruauté des gardes est restée gravée dans sa mémoire. « Leurs consignes étaient strictes : en pénétrant sur le chantier, nous ne devions regarder ni à droite ni à gauche. Tête baissée, nous devions fixer le sol devant nous. Je me souviens d'un bonhomme, en particulier. Il a exigé que je lui apporte la cassette enregistrée d'un chanteur célèbre, Kadim al-Sahir. Sans quoi, il retiendrait deux jours de salaire. Les gardes détestent les chiïtes comme moi. Ils en ont tué beaucoup. »



C. BONIFAY/AP-SIPA PRESS

**Des soldats britanniques** distribuent du chocolat à Qaryat Nasr, près de Bassora, le 7 avril.



**Soldats britanniques** et jeunes Irakiens devant un portrait de Saddam, à Bassora, le 7 avril.

Au fil du temps, Saher apprend à se méfier. Les cicatrices à proximité de son œil droit, il les doit à un policier. Et celles du côté gauche ? « Je jouais au foot avec des copains, il y a trois ans, dans la cour de récréation de leur lycée. Le ballon est sorti du terrain et je suis allé le chercher dans la rue. A ce moment-là, je croise un inconnu qui me demande pourquoi j'ai quitté l'école. Alors, je lui réponds : "En quoi ça vous regarde ? Vous n'êtes pas prof !" Il m'a donné un coup de poing. C'était le responsable local du parti Baas. »

Voilà quelques mois, un autre nervi du régime se présente chez Saher. « Une ordure, raconte le garçon, détestée par tous les habitants du quartier. » Au bureau du Baas, l'homme cherche à le convaincre de rejoindre la brigade Al-Qods, une milice armée destinée en principe à « libérer la Palestine », mais consacrée, en pratique, à la défense personnelle du président. Devant le refus de Saher, le baasiste lui enfle une cagoule sur la tête et lui assène un coup de poing. Son nez est cassé. D'où le profil de boxeur...

Mais ce n'est pas tout. Car la terreur, dans l'Irak de Saddam Hussein, fait partie intégrante du quotidien. Il y a environ un an, Saher dort sur le siège arrière d'un taxi collectif quand un homme tape sur son épaule. Contrôle d'identité. « Je souffre d'épilepsie, explique le jeune homme, et je dispose de tous les certificats médicaux pour le prouver. Mais les policiers n'ont rien voulu entendre. Ils m'ont accusé d'être un déserteur. » Les menottes aux mains, il est emmené dans une prison militaire. « Nous étions 300,

dans un entrepôt conçu pour abriter 50 personnes. Nous n'avions rien à boire et pas grand-chose à manger. Comme il n'y avait pas de toilettes, chacun faisait ses besoins dans un coin. L'odeur était insoutenable. J'ai été détenu pendant dix jours, et battu à plusieurs reprises. Puis ils m'ont entraîné devant un officier de haut rang. Il m'a demandé pourquoi je n'étais pas dans l'armée. J'ai répondu que j'étais malade. Il a hurlé : « Tais-toi ! » Et j'ai été jeté dehors, avec quatre autres garçons. » Le plus jeune avait 14 ans.

**E**n Irak, poursuit Saher, tous les officiels sont corrompus : « Plus le responsable est d'un rang élevé, plus le pot-de-vin est important. » Il arrive, cependant, que les autorités donnent de l'argent. A condition de risquer sa vie. « En 1998, poursuit le garçon, quand les Américains ont bombardé Bagdad, le parti a demandé aux habitants de mon quartier de se rassembler dans les palais présidentiels. Ils voulaient que nous devenions des boucliers humains, afin d'éviter la destruction des bâtiments. Moi, j'ai refusé. Mais ma belle-mère n'avait plus d'argent. Et elle a accepté. En compagnie de ses trois enfants, elle s'est rendue au palais de la République. Pour ce geste, on lui a offert 100 000 dinars, plus 50 000 par enfant. L'édifice, heureusement, n'a pas été visé. »

Du haut de ses 17 ans, ce gamin a déjà vécu plusieurs vies. Mais Saher n'a rien d'un adulte. C'est un ado qui a appris par cœur tous les noms des joueurs de foot des équipes européennes,

découverts à l'occasion d'un jeu vidéo.

Pourquoi quitter l'Irak, au moment précis où Saddam est sur le point de tomber ? N'est-ce pas son pays, malgré tout ? « J'ai trop de mauvais souvenirs, répond-il. Les seules scènes agréables qui me viennent à l'esprit sont en compagnie de mon père, de mon frère jumeau ou de ma sœur. Tous sont partis. » Son seul vrai regret est d'avoir abandonné sa petite amie. Une élève d'un lycée proche de chez lui, dont il est éperdument amoureux : « Nous nous sommes rencontrés il y a plusieurs mois. Je l'ai souvent regardée et, un jour, je lui ai adressé la parole. Nous sommes partis nous promener le long des berges du Tigre, où nous avons bu un jus d'orange. Je n'ai pas eu le courage de lui dire que je m'enfuyais de Bagdad. » A cette jeune fille, qu'il espère revoir peut-être un jour, Saher a consacré plusieurs poèmes. « Les membres de ma tribu, les Al-Daradji, sont réputés pour la qualité de leur poésie. »

Grâce au téléphone satellite d'un journaliste, Saher parvient enfin à joindre sa mère. Elle éclate en sanglots au bout du fil. Elle était sans nouvelles, dit-elle. Qu'il soit prudent. Qu'il reste auprès des soldats américains et britanniques, car ils ne lui feront pas de mal. Et qu'il la rejoigne, dès que possible.

L'ennui, c'est que Saher, dans sa fuite éperdue vers le sud, se trouve à présent dans une sorte de no man's land. Les troupes de la coalition ne peuvent le prendre en charge, sauf à le considérer comme un prisonnier de guerre - ce qui est exclu, puisqu'il n'est pas militaire. Impossible encore de s'adresser à la Croix-Rouge ou au Haut-Commissariat pour les réfugiés, car ces deux organisations ne sont pas représentées sur le terrain.

Samedi 5 avril au soir, profitant du chaos ambiant, Saher parvient à traverser la frontière, caché dans le coffre arrière d'une voiture. Il retrouve sa mère, une heure plus tard, dans un parking à ciel ouvert de la banlieue de « Koweït City ». Sous le ciel étoilé, c'est une femme pleurant de joie qui l'accueille : « Mon enfant, mon enfant... » L'espace d'un instant, afin de mieux embrasser son fils, elle arrache le voile qui masque son visage. Et ses joues brillent.

Ces jours-ci, Saher entame des démarches, au Koweït, afin d'obtenir une carte de résident. Le nouveau mari de sa mère, de nationalité koweïtienne, a bon espoir. Avant de traverser la frontière, Saher nous avait parlé de ses projets : « Si je parviens à quitter mon pays, disait-il, j'aimerais reprendre mes études. Et apprendre la musique. J'ai toujours voulu jouer du luth. » C'est un rêve de gosse. Le rêve du gosse qu'il n'a jamais été. ●

**Marc Epstein**